

Le vol du siècle

Catherine Lavoie-Marcus

Numéro 97, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91465ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions esse

ISSN

0831-859X (imprimé)

1929-3577 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lavoie-Marcus, C. (2019). Le vol du siècle. *esse arts + opinions*, (97), 96–97.

Schizes en compagnie des oiseaux

Le vol du siècle

Catherine Lavoie-Marcus

Au rez-de-chaussée du 1000 de la Gauchetière, Montréal centre-ville, la patinoire est désormais ouverte à l'année. La jeune Odette y respire. À la voir performer volutes et arabesques on croirait apercevoir un cygne blanc.

Rencontre au sommet. « Je suis dans le coin, on devance le meeting? » « Je vous reviens tout de suite. » Tout de suite est une occasion saisie. Les ondes millimétriques émises par les antennes 5G augmenteront la rapidité de réponse là où circulent les vraies questions (directes, claires). Mais la rapidité de réponse n'est pas la *response*-abilité, la capacité-de-répondre à des questions qui ne nous sont pas posées directement.

Les oiseaux dessaisissent. Ne posent aucune question directe. Leurs flux sont opaques et fugitifs : magétoréception, carte topographique, mémoire odorante, azimut solaire. À la question (indirecte, complexe, pas claire) du système d'orientation des oiseaux, pas de réponse. Le ciel est noir. Le 1000 de la Gauchetière n'est pas en travers du chemin mais en travers du *sens*. Les gratte-ciels brouillent la proprioception des oiseaux, leur *sens* de l'espace et de la direction. En Amérique du Nord, près d'un milliard d'oiseaux se collisionnent annuellement contre les vitres des gratte-ciels.

Les pieds d'Odette crient dans leurs chaussures trop étroites mais ses ailes se déploient, elle s'élève. L'ascenseur du 1000 de la Gauchetière est inaccessible au public. La tour la plus haute du Québec est le domaine d'Ivanhoé Cambridge, filiale immobilière de la Caisse de dépôt et placement du Québec, « une entreprise verticalement intégrée partout au Canada »¹. Superlatif est un meurtrier discret qui a oublié de répondre. On ne verra pas la vue, on n'entendra pas la preuve. Poc! 10 001 oiseaux écrasés. Transaction acceptée! Je vous reviens tout de suite.

Il n'y aura pas de négociation, pas de sommet pour la répartition spatiale. On ne se met pas à table avec les oiseaux, sauf pour les bouffer. Le ciel n'a pas de ficelles qu'on pourrait tirer, couper, ou nouer pour consolider. Quand on dit que les oiseaux tombent du ciel, ils n'étaient pas juchés, pas *accrochés*. Le ciel n'a pas de rebord (il commence où il s'arrête où?) pas d'angle, de halte, de relais routier. Le martinet passe dix mois par année dans les airs sans se poser. Puisque le ciel est un pays anti-démocratique où règne le non-choix, mieux vaut s'y imposer, multiplier les antennes. Trop difficile à penser, il est plus simple de se l'approprier. Au centre-ville de Montréal, ville « responsable », les données sont très mobiles et les omoplates bien dégagées après le yoga chaud.

Un corps de macareux pèse combien en moyenne? Huit-mille corps, combien? Pas de capacité de réponse. Impossible, dans cette ville responsable de trouver rapidement une douleur matérielle qui logera entre nos omoplates, nos souvenirs d'ailes. Les oiseaux ne pondèrent pas, même tombés raide morts par milliers. L'hécatombe de macareux en Alaska est la non-réponse à la question la plus indirecte qui soit, celle qui s'adresse à tous donc à personne en particulier.

Les États-Unis annoncent qu'ils ne participeront plus au programme de réduction des émissions polluantes destiné à la sauvegarde des oiseaux migrateurs. Trump ne *croit pas* aux oiseaux migrateurs. Il a entendu un poc! mais il a cru que c'était son garde du corps, dans l'oreillette, qui avait échappé ses clés sur le bureau en bois d'acajou. Il ne *croit pas* qu'on puisse ne pas croire aux frontières, pourtant *ne pas y croire* est le trait le plus majestueux des oiseaux migrateurs. Les délimitations terrestres n'agissent pas sur eux. Dire La Bernache du Canada c'est

la nommer par pur respect pour nos cloisons. La Bernache s'en fout.

Depuis peu, j'écoute les oiseaux; ce sont des êtres importants qui ont tout à me dire. Ce n'est pas arrivé graduellement mais plutôt en essor sonore alors que je pensais à autre chose. Jusque-là – je ne le dis pas sans gêne – les oiseaux appartenait au décor (des êtres décoratifs), à l'espace interstitiel (dehors, entre nos enclos, gazouillent les petits oiseaux). Jusqu'à ce qu'une fenêtre s'ouvre dans l'ouvert, m'offrant une vue de dehors sur le dehors. Alors, des fenêtres se sont découpées un peu partout. Sur le mur de mon ordinateur : un nid d'aigle filmé en direct. Une fenêtre par laquelle je regarde avec 1740 anonymes. Une de ces anonymes, attentive à ce nid au point où elle y vit presque, traduit en direct *tout ce qu'il s'y passe*. Il est vrai que notre rapidité de réponse pourrait nous faire conclure à la va-vite qu'il ne s'y passe rien. « Oh! papa aigle vient de rincer le bec de l'oisillon qui semblait un peu agacé! » N'est-ce pas que tout s'y passe autant pour eux que pour nous?

Fenêtre grande ouverte j'intercepte le témoignage d'une artiste américaine dont l'amoureux l'a quittée en lui expliquant, désolé : « *It's cause... you are not the nesting type.* » Selon lui, elle n'avait pas cette fibre rassurante des gestes sédentaires – on comprendra qu'elle était trop libre, de cette liberté qui rend inconfortable ceux qui ont le duvet trop mince. Ce type de sentence est dévorante, à moins de réagir vite et de dévorer en premier. C'est ce qu'elle a fait : elle a construit de ses propres mains un nid géant, au moins cent fois la taille de celui dont il la disait incapable. Immense et invitant, le public pouvait s'approprier l'endroit comme bon lui semblait. Il n'y avait plus qu'à noter *tout ce qu'il s'y passe* :

**NESTING PROJECT
FINDINGS :**

Diane did yoga
 Julia got naked and chilled
 Johnny got drunk
 Brian ate
 Sharron and David
 played make believe
 Pamela snuggled
 with her man
 Eric and Andrea
 fought and made up
 B read
 so did Julie
 Becky and Spencer
 played
 Veronica planned ;
 Ralf entertained the dog
 Bup breastfed ;
 Tristan took pictures.
 Chris listened to music ;
 Jen read and giggled.
 Laura and Olivier
 checked out Luc
 Denise and Shane
 checked out Kila
 Debra, Joe and the kids
 hung out.
 Their dog ate the nest.
 [...]²

Le nid est devenu preuve parlante. Réponse complexe à une question jamais posée directement. Manière de dire sans le dire à son ex : « Ton idée du nid est trop petite. Tu manques davantage d'imagination que tu manques de confort. »

Vrai que nous avons les métaphores que nous méritons pour accommoder nos enclos mentaux. À force de réduire le nid, nous en avons fait un réduit. En bordure de vie, sur la 40, un panneau illuminé, prometteur : « Le condo Humaniti, l'hôtel à la maison. » Notre idée du nid miroite une méprise mortifère. Les oiseaux ne se percutent pas moins sur les vitres des gratte-ciels que contre nos cloisons psychiques. Notre imaginaire est un mode d'appropriation oisif.

Pourtant rien n'est plus éloigné de la réalité des nids que ces idées trop humaines que nous nous en faisons. L'oiseau n'est pas oisif. Les nids sont des habitats des plus inventifs, de somptueux amphithéâtres où s'enseigne l'habiter complexe. Le *Philetairus socius* du Kalahari tient son nom commun, *Républicain social*, du sens le plus brave de ce que pourrait être une république : son nid est une coop d'habitation transgénérationnelle pouvant abriter plus de 500 individus. Il prête sa surface à d'autres nids d'oiseaux plus petits ou plus grands que lui sans les patrouiller. Il faut rendre les nids aux oiseaux et les oiseaux à leur intelligence. Aux plus sourds ils crient une vérité complexe : il faut « lutter pour habiter et habiter pour lutter », comme le rappelle le collectif *Pushka* dans son documentaire *Nid de coucous*, portant sur la situation des squats à Lyon. « En France si tu touches 1500 euros par mois et que tu n'as pas de garant qui gagne trois fois ce montant tu ne peux pas te loger. »

Avant de disparaître en oiseau libre, le musicien Justin Haynes a écrit dans le *Metro Morning* une lettre importante, terrible, pour crier l'erreur sur le nid. Éjecté de son appartement torontois faute de pouvoir payer son loyer, il venait de séjourner brièvement au refuge torontois Seaton House. L'abri pour sans-abri était un mouiroir d'aiguilles et d'épines déguisé en nid d'urgence. « *It's the seventh circle of hell* » dit-il dans son article dont la note finale porte sur l'espoir (qu'il n'y en a pas, qu'il ne peut même plus être pensé). Dans la mesure, démesurée, où l'humain est un terrible oiseleur, Haynes s'est enlevé la vie. Parmi ses derniers albums il y a eu

Birder, enregistré dehors, sur la galerie du studio d'enregistrement *The Farm* à Toronto. Tous les sons s'y côtoient comme dans l'écoute sans hiérarchie de l'oiseau perché sur l'antenne : le banjo et le train, le vent dans les buissons et le chant nasillard. La vie compose, d'une seconde à l'autre, des mélodies complexes à qui sait faire l'oiseau. Le studio d'enregistrement purifie la mélodie en soustrayant les sons environnants, erreurs, échos, grains malveillants, mais l'oiseau est un être sonore total ; il n'entend jamais les mélodies que saturées et sans cloisons. *Birder* n'a pas pu oiseler l'oiseleur avant que les sons se cloisonnent. Justin Haynes a dû forcer les portes pour s'envoler.

On dit des perruches à collier de Bruxelles qu'elles sont les grandes coupables. De terribles envahisseuses. Sans prédateurs naturels, elles menacent l'écosystème des parcs de la capitale belge. L'oiseleur les avait capturées au sud dans les années cinquante pour les exhiber dans le cadre de l'*Exposition universelle*. C'était au temps où Bruxelles brussellait. En 1974, elles ont reçu leur libération conditionnelle. L'oiseleur a dit : « En vous relâchant, nous prenons le risque que vous creviez, *si et seulement si* vous promettez de ne pas prospérer. » Or, la capitale belge, sous l'effet grandissant du réchauffement climatique, a été une formidable oasis pour les oiseaux verts. À défaut de crever, les perruches ont prospéré. Aujourd'hui elles sont plus de 12 000 dans la ville, gigantesque volière exotique. Elles sont incontrôlables. Coupables. Il faudra bientôt rétablir l'harmonie. Les perruches essuieront les gaffes de l'oiseleur. Sacrifiées parce que coupables d'une insoutenable prospérité.

Notons que l'oiseleur est toujours aussi le législateur.

Vie de merle : « C'est ici, les gars. Quoi ici, dans le cendrier public de la maison de la culture ? Oui, faites-moi confiance. Bon d'accord³. »

1 — <www.le1000.com/fr/le1000/histoire>.

2 — <www.kpetunia.com/nest/>.

3 — <www.express.co.uk/news/weird/96747/Birds-nest-in-the-most-unusual-places>.

Petite biographie

Par les temps qui courent, Catherine Lavoie-Marcus fait nid de tout bois. Philosophiquement, elle s'imagine être l'oiseau tombé de ce nid. Chorégraphiquement, elle se rescape.